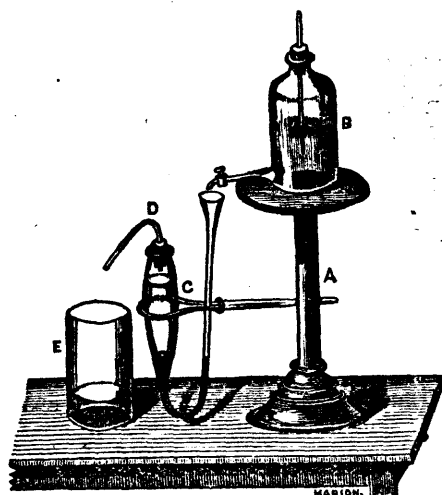




un four dont on vient de retirer le pain : on en pèse une once puis on la broie, et on les introduit dans l'allonge. On remplit ensuite d'eau filtrée ou d'eau de pluie le flacon laveur B, et on ouvre le robinet. L'eau coulant dans le siphon formé par le tube à entonnoir et l'allonge, délaie et agite, sans cesse la terre qui se trouve dans le renflement de l'allonge. Voici alors ce qui se passe : la silice insoluble et lourde reste au fond de l'allonge ; l'argile et le calcaire sont entraînés en suspension dans l'eau dans le bocal E. Au bout de quelque temps, l'eau qui sort de l'allonge cesse d'être trouble et devient claire. Alors, on défait le siphon et on verse le contenu de l'allonge sur un double filtre en papier, qui retient la silice. On sèche le filtre et son contenu et on pèse en dédoublant le filtre et en mettant celui qui ne contient pas la silice sur le plateau de la balance où se trouvent les poids, pour faire la tare de celui qui contient la silice.

On sait alors combien il entre de sable pour 100 dans la terre examinée.

L'argile et les sels de chaux ont été entraînés par l'eau et sont dans le bocal E. On y verse quelques gouttes d'acide chlorhydrique en agitant : un gaz se dégage, et l'eau mousse comme le champagne, s'il y a du calcaire dans le terrain. On verse de l'acide tant qu'il se forme de la mousse : l'argile seule reste en suspension dans le liquide. Quand il ne se produit plus de mousse, on verse sur un double filtre, on sèche et on pèse comme pour la silice. On a alors le poids de l'argile. Enfin, on ajoute ce poids à celui de la silice et on retranche la somme du poids total de 100 grammes ; la différence indique les sels de chaux contenus dans la terre examinée.

On peut sécher les filtres contenant l'argile et le sable comme on a séché la terre, ou bien encore dans le four d'un poêle ou sur un fourneau au bain-marie.

Il est évident que cette analyse n'est pas absolument rigoureuse, mais elle est facile et suffit parfaitement à faire connaître au cultivateur les proportions de sable, d'argile et de calcaire qui composent son terrain ; et cela, de l'aveu de M. Boussingault lui-même est parfaitement suffisant en pratique pour la connaissance d'une terre.

P. JOIGNEAUX.

Pour la Semaine Agricole.

La routine vaincue par le progrès.

PREMIERE PARTIE.

CHAPITRE XXX.

FAUCHAISON ET FENAISON DES FOURAGES.—AVANTAGES QU'IL Y A A LES CUPER DE BONNE HEURE.—MEULES.

Le temps de la fauchaison arrivait, et Progrès, d'après le conseil de M. Martineau, avait mis la faux dans ses prairies artificielles bien avant que les autres cultivateurs y eussent songé.

Dès qu'il vit ses prairies en pleines fleurs et avant que les graines eussent commencé à se former, il les fit faucher.

Les MM. Berthan, que Progrès était allé voir, pour leur parler de son blé de défrichement, l'engagèrent à ne point faucher ses prairies artificielles, et lui dirent qu'elles ne devaient pas être traitées comme les prairies naturelles ; qu'il fallait, quelques heures après que l'herbe aurait été fauchée, s'il ne pleuvait pas, les mettre en petits tas, pas plus gros que ce qu'un homme peut en prendre avec une fourche pour les charger sur la charrette ; que dans cet état, le fourrage s'échaufferait un peu, mais pas assez pour le gâter, qu'il sécherait parfaitement ainsi, et conserverait sa belle couleur verte et sa bonne odeur.

Que si le temps n'était pas assez sec et chaud pour le sécher ainsi, il pourrait retourner ces petits tas, sans les étendre.

Que s'il pleuvait, il ne fallait pas surtout toucher aux tas, jusqu'à ce qu'il fit beau. Que séchés ainsi, les fourrages ne perdraient point leurs feuilles, partie la plus nourrissante de la plante.

Progrès, qui ne connaissait pas encore bien la culture et la récolte des prairies artificielles, s'en rapporta d'autant mieux à ces Messieurs, qu'il avait fait sécher, l'année précédente, du trèfle en le soignant comme du foin de prairies naturelles, et qu'il avait vu que la plus grande partie des feuilles étaient tombées, que, de plus, le trèfle était devenu noir ou jaune, selon le temps, mais n'avait point conservé cette belle couleur et

cette bonne odeur dont ces Messieurs lui parlaient.

Il traita donc ses prairies artificielles absolument comme on lui avait conseillé, et comme il les avait coupé en pleines fleurs, les tiges n'étaient ni dures ni dégarnies de leurs feuilles comme cela arrive, lorsqu'on attend trop tard.

Il faut dire que son fourrage diminua un peu plus, en séchant que s'il avait été plus mûr, et qu'il était un peu moins haut que s'il eût été en graines ; mais quelle différence dans la qualité !

Quant il s'agit de charger le fourrage, Progrès vit encore l'avantage de cette méthode : au lieu d'être obligé de réunir le fourrage en rondes, pour pouvoir le prendre à fourchée, il fit passer la charrette entre deux rangs de petits tas, et d'une seule fourchée, le chargeur en prenait un pour le donner à la personne qui était dans la charrette, de sorte que le chargement fut bien plus prompt, et comme on n'avait pas à remuer le foin pour le prendre, on ne perdait aucune feuille. D'un autre côté, il était presque inutile de rateler derrière la charrette parce que le fourrage ayant été mis en petits tas vert, se ramassait plus net que s'il avait été desséché.

M. Martineau engagea même Progrès à ne pas faire rateler, parce qu'il lui montra que le peu qu'il ramasserait ne valait pas le ratelage et profiterait à la terre.

Si vous aviez un rateau à cheval, à la bonne heure, car avec cet instrument on fait beaucoup de besogne dans un rien de temps.

Progrès qui était toujours à la piste de ce qui pouvait être bon, demanda ce que c'était que ce rateau, et M. Martineau se hâta de le lui faire connaître, tout en lui disant qu'il était trop tard pour penser à s'en procurer un pour la saison.

Progrès entra donc son fourrage en état parfait il était vert et d'une odeur des plus appétissantes. Marguerite se réjouissait d'avance des bonnes brassées qu'elle en donnerait à ses vaches, et du bon beurre et de l'excellent fromage qui en résulteraient.

C'était dans ce trèfle que Progrès avait laissé deux planches où il n'avait pas mis de plâtre, et il y avait déjà longtemps qu'il avait pu voir que ce qui était arrivé à Franklin était vrai ; car le trèfle, dans ces deux planches était loin d'être aussi long et d'un vert aussi foncé, que dans le reste du champ. Lorsque les faucheurs furent arrivés là, ils ne pouvaient s'expliquer pourquoi le trèfle, si beau partout, y était si vilain. Plusieurs voisins avaient aussi fait cette remarque, et demandèrent à Progrès s'il s'était fait quelque chose de ces deux planches de son trèfle ?